

## Babel et silence dans l'oeuvre de Marco Micone

*Natasha Nestman*

[Premier chapitre de la thèse de maîtrise intitulée "Babel et silence: la problématique de la langue et son expression dans l'oeuvre de Marco Micone", écrite sous la direction de Betty Bednarski et approuvée en avril 1996. Nous commençons par le résumé.]

*In this thesis, we study the problematic of language in the works of an Italian-Quebecker, Marco Micone. Like other Quebec writers of Italian origin who write in French, Marco Micone has a complex and troubling relationship with language -- whether it be a means of communication or a vehicle for a literary subject matter. The thesis discusses this problem of language and its expression in Micone's plays (*Addolorata*, *Gens du silence*, *Déjà l'agonie*), in his poem ("Speak What") and finally in his hybrid text (*Le Figuier enchanté*). In the first three chapters, we identify the various manifestations of the theme of language, including the theme of silence. In the fourth chapter, we examine some of the main characteristics of Micone's literary language, which reflects the linguistic plurality of the Quebec context. Besides the co-existence of national languages (English, French, Italian, etc.) within texts, we will examine the relationship between theatrical techniques and the themes of language and silence.*

Dans ses oeuvres, Micone décrit l'expérience linguistique de l'immigrant italien dans le contexte québécois. La condition d'un tel immigrant est d'abord celle de tout immigrant qui quitte un pays pour un autre, et, ce faisant, change d'aire linguistique. Formé dans une autre langue et socialisé dans un milieu différent, un tel immigrant connaît généralement une période de bouleversement culturel, social et linguistique, bouleversement qui aura des conséquences à la fois économiques, sociales et psychologiques. Dans ce premier chapitre, nous considérerons d'abord les éléments de l'expérience des immigrants de Micone qui correspondent à une expérience immigrante universelle. Nous

considérerons ensuite les éléments particuliers de la situation québécoise qui contribuent à créer une certaine spécificité.

Chez l'immigrant, la différence linguistique peut provoquer des sentiments d'inquiétude. Ces sentiments sont dus non seulement aux inévitables difficultés d'apprentissage, mais également aux problèmes de communication qui en découlent. En effet, les difficultés de communication plongent certains immigrants dans le malaise et l'inconfort. C'est le cas de Luca dans *Le Figuier Enchanté*. Arrivé à Montréal, le jeune Italien éprouve de l'inquiétude face à la nouvelle langue parlée autour de lui. Il ne se sent rassuré que lorsqu'il entend - ou croit entendre - sa langue maternelle:

Deux jours après mon arrivée, le directeur d'une école française de mon quartier m'aiguilla vers Saint-Philippe-Bénizi. Ce nom à consonance italienne me rassura. Le lendemain matin, des fenêtres givrées d'un autobus, la ville m'apparut tel un immense labyrinthe. Ma mère s'approcha du chauffeur pour lui signaler que nous voulions descendre à Djantalo et San-Lorenz. Livides d'angoisse, nous reprîmes courage en entendant des passagers parler italien. (FE,63-64)

Les sons des noms de rue français ont été *traduits* selon un réflexe qui cherche à convertir le nouveau ou l'inconnu en familier. L'immigrant a d'abord *agi* sur la nouvelle langue - ici sur ses noms propres - pour se donner l'illusion de la familiarité. Dans cette première étape du contact, les nouveaux noms n'existent que dans la mesure où ils peuvent être refaits selon un système phonique italien.

Chez Luca, l'étrangeté visuelle et sonore de la nouvelle langue suscite beaucoup de confusion. Confronté à de nouveaux accents et de nouvelles particularités linguistiques, il se sent désorienté et perdu:

Devant moi, sur la table, il y a mon livre d'histoire. Je n'y comprends rien. Pas un seul mot ne ressemble à l'italien. Il y a plus de lettres qui ne se prononcent pas qu'il y en a qui se prononcent. Si tu savais comment ils écrivent utawè. Même les noms de Cristoforo Colombo et de Vittorio Emanuele ont été changés [...] Quand le professeur prend les présences, je ne reconnais même pas mon nom tellement il le prononce de façon étrange. De Ciciola Luca, je suis devenu Luca Sissiola avec un accent à la fin de chaque mot et un "u" que je ne réussirai jamais à prononcer. (FE,54-55)

La nouvelle langue n'est pas seulement étrangère en elle-même. Elle a l'effet de rendre étranger le connu et le familier - les noms de célèbres Italiens, par exemple - et jusqu'au nom du jeune immigrant lui-même, qui est ainsi atteint dans son identité. À cause de la prononciation française, il ne se reconnaît plus dans son propre nom.

Pour Luca, rien ne met en lumière l'étrangeté de la nouvelle langue comme peut le faire la leçon d'orthographe. Arrivé à l'école française, il est inconscient des particularités phonétiques de la langue française et ignorant du système graphique de celle-ci. Par conséquent, il n'est pas sensible aux écarts de prononciation entre la langue italienne et la langue française. Pour Luca, un mot français tel que *beaucoup* trahit les règles sonores et visuels de sa langue maternelle et devient par conséquent illisible:

L'école terminée, je rentrai à la maison avec une liste de mots que je devais apprendre à épeler. Un seul toutefois occupa mon esprit jusqu'au lendemain tant il m'apparaissait étrange. Je répétais des centaines de fois BÉ-A-OU-CO-OUP croyant que c'était la bonne prononciation. Le lendemain, incapable de reconnaître ce mot tel qu'il était prononcé par le professeur, je fermai les yeux en pensant à l'école de Lofondo, aux camarades que j'avais quittés et à la facilité que j'avais à écrire l'italien. (FE,65)

On voit bien que Luca n'arrive pas à trouver le lien entre les sons de ce mot et leur représentation graphique. Il ne comprend pas que la lettre *e* dans le mot *beaucoup* n'a de fonction que par rapport à deux autres lettres, *a* et *u* et non pas séparément comme en italien. Il en va de même du *o* et du *u* de la deuxième syllabe, qu'il interprète séparément. Il entend donc cinq syllabes là où il n'y en a que deux. Par conséquent, lorsque son professeur prononce le mot *beaucoup* (selon le système phonétique français), Luca ne le reconnaît pas.

À cause de la différence linguistique et ses implications, l'immigrant a souvent de la difficulté à se fondre dans son nouveau milieu. Parce qu'il ne parle pas la langue du pays, il n'a souvent pas la possibilité de parler avec les natifs du pays. Par conséquent, il peut se sentir exclu. C'est le cas d'Antonio dans *Gens du silence*. Dans le milieu du travail, où il travaille avec les natifs du pays, il découvre les conséquences de ses déficiences linguistiques. Le manque d'une langue maîtrisée contribue à renforcer son isolement et sa marginalisation dans

le milieu du travail. D'abord, il a de la difficulté à communiquer avec les indigènes du pays. Il découvre aussi que l'accueil qui lui est réservé est loin d'être chaleureux. En effet, l'absence d'une langue maîtrisée le place à l'extérieur de la communauté. En marge, il fait face à des attitudes de méfiance et d'hostilité de la part des indigènes: "Moi, je sais que j'ai souffert quand je suis arrivé ici [...] Moi, j'ai trouvé personne ici, sauf des boss qui me disaient toujours d'en faire plus et des *Francesi* qui me méprisaient" (GS,56). Antonio observe que ceux qui parlent mal les deux langues du pays tendent non seulement à se concentrer dans les classes inférieures, mais aussi à être marginalisés par rapport aux indigènes. Se sentant exclu de la communauté d'accueil, Antonio découvre la nécessité d'avoir une connaissance d'usage de l'anglais et d'utiliser cette langue au travail avec les anglophones. En outre, l'importance de la langue anglaise devient une véritable obsession pour lui. Il vante sans arrêt les mérites de la langue anglaise. Dans leur livre, *Psychoanalytic Perspectives on Migration and Exile*, Leon et Rebeca Grinberg, deux spécialistes de la psychologie de l'immigrant, expliquent le comportement linguistique d'un tel immigrant:

When confronted by a new, not-understood language, the immigrant feels excluded, like a child who does not understand the secret language of his parents. In this sense, the experiences [Canetti describes] could well be those of newcomers to a country who react to the strange language with jealousy, hatred, and a desperate desire to acquire it, in order to be able to participate in a world that appears closed to them. (Grinberg, 110)

Pour Antonio, l'anglais représente la clé de toutes les portes qui lui ont été fermées au nez.

Pour le jeune Nino dans *Le Figuier enchanté*, l'ignorance de la langue des autres constitue un véritable obstacle à son adaptation sociale. Parce qu'il ne parle pas les langues du pays, il trouve qu'il a de la difficulté à s'intégrer à la société des jeunes indigènes du quartier. Il ne prend pas part aux jeux de ses camarades de classe et il se trouve souvent seul. En outre, il passe des heures derrière la clôture de sa maison, d'où il regarde jouer les jeunes garçons du quartier:

Lorsque des enfants commencèrent à jouer dans le bosquet derrière chez moi, je m'approchai de la clôture de ma cour, me tenant debout

pendant des heures et bayant aux corneilles. J'attendais un signal, même ambigu, pour aller rejoindre ces garçons qui jouaient aux Indiens. Les têtes empennées et armés de tomahawks, trois d'entre eux en pourchassaient un autre non déguisé. L'ayant attrapé, ils le traînèrent jusqu'à l'arbre, le ligotant et le bâillonnant. Je ne savais que penser puisque la victime n'offrait aucune résistance. Était-elle inconsciente ou avait-elle, au contraire, l'habitude de ce rôle. Je n'osais intervenir, ne pouvant évaluer la part de jeu et la part de réelle agression. (FE,65-66)

L'exclusion du jeune Italien est aggravée par un manque de connaissance des codes culturels, historiques et sociaux de son nouveau pays. Le jeune Italien n'a pas les repères historiques nécessaires pour comprendre ce que représentent, pour les jeunes Montréalais, les gestes associés au jeu *Cowboys and Indians*. Ce manque contribue à renforcer ses sentiments d'aliénation, d'isolement et d'exclusion à l'intérieur de la société d'accueil. On voit que ce n'est pas seulement la langue qui le place à l'extérieur de la communauté d'accueil, mais aussi tout un système de gestes et de rites, tous les codes culturels et historiques de son nouvel environnement.

Chez tout immigrant faisant l'expérience de la traversée des frontières linguistiques, l'absence d'une langue maîtrisée a également des conséquences économiques. En effet, les déficiences linguistiques peuvent constituer un véritable obstacle à son avancement, et assurent que son intégration à la vie économique de son nouveau pays se fera au niveau des emplois les moins bien payés. C'est le cas d'Antonio dans *Gens du silence*. Arrivé à Montréal, Antonio est content lorsqu'il trouve un emploi qui ne nécessite aucune connaissance des deux langues officielles du pays. Il est inconscient du fait que son patron est un capitaliste qui ne cherche qu'à exploiter ses travailleurs immigrants:

Je mets beaucoup d'argent de côté. Je gagne déjà 40 \$ par semaine, et j'en mets 20 \$ à la banque. Ma santé est très bonne et je fais beaucoup d'overtime, ça veut dire que le boss t'aime beaucoup. Depuis que je suis arrivé, j'ai pas perdu une seule journée de travail. Ici, on n'a pas besoin de parler la langue du pays pour pouvoir travailler. Même que mon boss préfère ceux qui viennent juste de débarquer. (GS,16)

Antonio ne voit pas que l'ignorance de la langue se traduit en exploitation économique. La faiblesse de l'immigrant dans ce domaine fait l'affaire du

capitaliste. Dans l'usine où il travaille, Antonio est entouré de travailleurs immigrés pauvres et peu qualifiés qui sont obligés (comme lui) d'accepter les conditions de travail les plus pénibles. Au cours des années, Antonio devient conscient de l'écart économique qui existe entre les différents groupes culturels et linguistiques. Il finit par conclure que les immigrants sont toujours relégués au plus bas de l'échelle sociale et économique.

Pour Giovanni, dans *Addolorata*, le fait que les immigrants appartiennent à une couche défavorisée de la société ne peut échapper à son observation. Ouvrier lui-même pendant de longues années, il connaît les conditions pénibles des immigrants qui travaillent pour des patrons capitalistes:

Qu'est-ce que c'est un travail d'homme? Se faire casser les reins à la construction? Se faire brasser du matin au soir par un marteau-pilon? Se faire rôtir comme sur un barbecue en posant l'asphalte? [...] Mais le soir, quand ces hommes-là rentrent à la maison, tout le monde est surpris de les voir agir comme des animaux. C'est bien difficile de faire autrement quand on est traités comme des animaux du matin au soir. (A,58)

Ayant perdu lui-même son "job" dans une usine, Giovanni est conscient de l'insécurité économique et sociale des immigrants:

J'avais pas d'travail. Et à part d'ça, j'étais tanné de me faire mettre à la porte à tous les trois mois. A la longue, tu finis par croire que t'es plus bon à rien. On te garroche à gauche et à droite comme un vieux torchon...A dix-neuf ans, c'est dur pour ton moral. *Anche I coglioni ti tremano.* (A,47-48)

Le chômage représente un véritable échec. Giovanni observe également la ségrégation des travailleurs immigrés dans les différents secteurs de l'activité économique:

C'est pas les grandes dames de Westmount qui vont descendre de leurs châteaux pour venir travailler à ta place, ni leurs maris pour venir travailler à ma place. La clé, eux autres, c'est pas derrière une porte qu'ils l'ont trouvée, mais sur not' dos. Regarde-les. C'est pas eux autres qui font les souflakis, qui chauffent les taxis. C'est pas eux autres les cordonniers, c'est pas eux autres les barbiers. Les jobs

dangereuses et les jobs pas payantes, qui est-ce qui les fait? Nous autres. Toujours nous autres, les immigrants. (A,49-50)

Il constate que la population immigrée occupe, dans tous les métiers où elle est représentée, le bas de l'échelle: "Regarde autour de toi de tous ceux qui sont venus d'Italie, y en a un sur mille qui a réussi" (A,61). Même après de longues années de travail, les immigrants ne bénéficient pas d'une augmentation de revenus: cent cinquante piasses par semaine clair, comme toi. C'est ça que les gens comme nous autres gagnent" (A,48). De plus, les conditions de leur vie ouvrière ne s'améliorent pas. En effet, leur situation s'est aggravée au cours des années: ans quarante ans, on sera encore immigrants. Sempres" (A,61). Et Giovanni voit plus que des raisons linguistiques:

On n'est pas les seuls. Y a la moitié des Québécois qui gagnent pas plus. C'est pas les années qu'on reste ici qui font qu'on est immigrants ou non, c'est la façon qu'on vit [...] Penses-tu que ceux qui prennent les décisions à not' place pensent à nos intérêts? Dans un pays où les riches et les patrons mènent le gouvernement par le bout du nez, tous les pauvres, tous les ouvriers sont des immigrants, même s'i s'appellent Tremblay ou Smith. (A,61)

Giovanni insiste, dans son analyse, sur autre chose que le rôle de l'incompétence linguistique. En effet, il voit, au delà des séparations linguistiques, la condition ouvrière qui le rapproche du francophone et même de l'anglophone ouvrier. Il suggère ici une première base pour une solidarité entre Québécois francophones et immigrants - Une solidarité qui permettrait d'associer l'indigène à la condition immigrante. De l'inconscience d'un Antonio, L'immigrant de Micone peut donc passer à la critique de la société québécoise, et, au delà de cette critique, à l'expression d'une solidarité entre exploités.

Quoiqu'il en soit, les immigrants feront tôt ou tard le lien entre leur exploitation et leur incompétence linguistique. Conscients de leur infériorité linguistique, économique et sociale, les immigrants n'hésitent généralement pas à commencer l'apprentissage de la langue du pays. Leurs expériences les obligent à reconnaître la nécessité de parler la (ou les) langue(s) du pays - non seulement pour faciliter la communication mais aussi pour s'avancer dans la vie. Néanmoins, pour certains immigrants, l'apprentissage d'une nouvelle langue semble entraîner

l'abandon plus ou moins complet de la langue maternelle. Cet abandon ne va pas sans résistance. D'abord, parce que la langue maternelle représente les vestiges d'un passé et d'un pays qu'ils ne veulent pas voir disparaître. Cette langue chargée d'émotion est difficilement oubliée, même si elle est érodée à la longue par le contact avec d'autres langues. En effet, chez certains immigrants, la rupture avec la langue natale provoque des sentiments de dépaysement, de mélancolie et d'angoisse. Lors d'un voyage en Italie, le narrateur du *Figuier enchanté* constate avec tristesse la détérioration de sa langue maternelle. Il explique à son grand-père pourquoi sa langue maternelle s'est dégradée:

Cherchant à comprendre d'où venait le sabir que je baragouinais, je lui fis remarquer que je parlais l'italien dès que je sortais de la salle de classe, l'anglais avec les professeurs, le français avec les jeunes filles du quartier et le patois avec mes parents. (FE,80)

Dans *Déjà l'agonie*, Luigi éprouve aussi de la mélancolie lorsqu'il perd contact avec sa langue maternelle. Ses sentiments de tristesse deviennent particulièrement intenses quand il s'aperçoit qu'il n'est admis qu'à moitié dans la société d'accueil. Malgré le fait qu'il parle la langue du pays, il n'arrive pas à s'intégrer tout à fait. Natif d'une autre langue et d'une autre culture, Luigi éprouve le besoin de redécouvrir ses origines linguistiques et culturelles. En effet, il retourne dans son pays natal afin de sauvegarder sa langue et sa culture contre l'oubli. Paradoxalement, lorsqu'il retourne en Italie, Luigi éprouve de la nostalgie pour sa vie à Montréal. Tirailé entre les deux langues et les deux cultures, il découvre qu'il n'a pas un chez-soi:

Moi, je ne me sens chez moi nulle part. Mon chez-moi, c'est ni Montréal, ni ces pierres et cette colline. Mon chez-moi est dans ma tête: c'est les idées que je défends depuis vingt ans. Mais il me manque toujours quelqu'un ou quelque chose. Quand je suis ici, je songe à Montréal; lorsque je me trouve à Montréal, je voudrais être ici. Mes souvenirs sont flous et s'emmêlent. (DA,44)

Le retour aux sources provoque une nouvelle angoisse.

Ce tiraillement entre la culture d'origine et celle du pays d'accueil est provoqué par la double appartenance qui caractérise tout immigrant. Pour tout immigrant, cette double appartenance a des conséquences linguistiques et psychologiques. Parce que l'immigrant se situe *entre* deux

langues - celle de son pays natal et celle de la société d'accueil - il éprouve souvent de la difficulté à trouver dans la nouvelle langue des mots qui correspondent exactement aux mots de la langue maternelle. Il a également de la difficulté à trouver des mots qui expriment exactement ce qu'il ressent. Micone évoque la conscience et la nostalgie de ce qui a été *lost in translation*.<sup>1</sup> Évoquant les mots de son enfance, le narrateur du *Figuier enchanté* déclare:

J'ai reçu en héritage les mots que mon père trouvait beaux [...] Ces mots sont ceux de mon enfance. Tant qu'ils évoqueront un monde que les mots d'ici ne pourront saisir, je resterai un immigrant lacéré par une double nostalgie. (FE,99)<sup>2</sup>

Dans *Le Figuier enchanté*, Micone révèle qu'il n'existe pas de mots qui décrivent adéquatement l'expérience de l'immigrant: "Comme toutes les cultures, celle de l'immigrant englobe des domaines de l'expérience humaine qui ne peuvent être entièrement traduits par la langue et encore moins par une seule langue (FE,100).

Comme nous l'avons fait remarquer au début de ce chapitre, l'intégration linguistique, économique, et sociale de tout immigrant dans un nouveau pays est un long parcours parsemé d'obstacles. Il existe de nombreux facteurs sociaux, économiques et psychologiques qui influent sur son adaptation dans le nouveau pays. Mais, qu'est-ce qui distingue l'expérience de l'immigrant italien arrivant dans le contexte montréalais de celle de n'importe quel immigrant qui change d'aire linguistique? Dans ses oeuvres, Micone nous révèle les éléments qui constituent la spécificité de l'immigration en terre québécoise.

Les immigrants arrivant à Montréal se trouvent dans un contexte linguistique particulièrement complexe. Ils s'insèrent dans un contexte bipolaire et bilingue où la présence des deux langues officielles - l'anglais et le français - provoque de nombreux conflits économiques, linguistiques, politiques, et sociaux. Ils s'inscrivent également dans une province francophone où la majorité se voit menacée par la domination d'une minorité anglophone. Dans ce contexte, les immigrants se trouvent confrontés à une société dualiste où les deux groupes linguistiques majoritaires *de souche* ont développé une rivalité ainsi qu'une autonomie remarquable sur le plan institutionnel.

Arrivés dans le milieu montréalais, les immigrants sont confrontés à de nombreuses questions d'ordre linguistique. D'abord, à quel groupe linguistique s'intégrer? Parce qu'ils se trouvent dans un milieu *bilingue*, ils sont obligés de choisir entre l'une ou l'autre des deux langues officielles du pays. Dans ses oeuvres, Micone s'efforce de décrire les hésitations et les orientations linguistiques de ses personnages immigrants s'installant dans le contexte montréalais. On découvre que les choix linguistiques de ses personnages découlent de leurs aspirations économiques et sociales. Ayant quitté leur pays natal (l'Italie) pour des raisons économiques et sociales, ils aspirent à une plus grande mobilité socio-économique. Soumis à la pauvreté et la misère dans leur pays natal, ils sont motivés par le désir d'améliorer leur situation matérielle.

Micone décrit les attitudes et les opinions des immigrants face aux conditions linguistiques à Montréal. D'abord, les immigrants de Micone découvrent la hiérarchie et les rapports de force qui existent entre les langues. Dans *Gens du silence*, Antonio, embauché comme ouvrier, perçoit l'inégalité des langues dans le milieu du travail. Il découvre que l'anglais est la langue dominante et valorisée - la langue pour le travail et pour les situations de prestige. Il voit les avantages économiques de l'anglais: l'anglais est nécessaire pour trouver un bon emploi; l'anglais est nécessaire si on veut s'établir ailleurs au Canada par la suite; l'anglais est la langue des affaires, de la *majorité* et de tout le continent. Constatant la domination économique des anglophones dans la société québécoise, Antonio décide que l'anglais est le passeport indispensable pour se frayer un chemin et pour réussir dans la nouvelle communauté. En effet, il considère l'anglais comme la seule langue compatible avec ses aspirations économiques. C'est la langue des riches et des *gagnants*:

Eh oui! Ils [les Anglais] n'ont pas seulement les bonnes cartes, eux. Ils savent aussi jouer. C'est pour ça qu'ils gagnent [...] Et, ici, en Amérique, les Anglais sont gagnants partout. Ils ne changeront jamais de jeu. (GS,23)

Quant à la langue française, Antonio adopte une idée tout à fait différente à son égard. Entourée par des Québécois francophones de la classe ouvrière, Antonio décide que le français est la langue des pauvres et des faibles. Voyant l'infériorité de la condition des Québécois francophones, il constate que la langue française est la langue des *ratés* et des *parasseux*: Me un aveugle verrait que *i Canadesi francesi* sont pas plus riches que

nous [...] À part de ça *i Canadesi francesi* sont paresseux. C'est pour ça qu'ils sont tous des locataires: (GS,24). Antonio voit ce que verra Giovanni (voir plus haut), mais au lieu de reconnaître une condition partagée, il tire des conclusions défavorables à l'égard des Québécois francophones.

Dans son livre, *Langue et société*, le socio-linguiste, Jacques Maurais explique que dans un milieu multilingue, il existe souvent une valorisation de la langue dominante et une dévalorisation des langues minoritaires:

Il en est ainsi lorsque des langues différentes sont en contact sur le même territoire; l'une d'elles devient un instrument de promotion sociale. Comme il n'y a jamais plusieurs langues de promotion qui coexistent bien longtemps, les autres se trouvent dévalorisées [...] Bref, les langues ne sont pas posées comme équivalentes: on établit une hiérarchie. Parler telle langue ou telle variété valorisée donne accès à des avantages économiques. Ne pas la parler peut signifier la stagnation au bas de l'échelle sociale. (Maurais, 35,37)

Dans les oeuvres de Micone, il devient clair que l'anglais est la langue valorisée et que le français - même s'il est majoritaire au Québec - est la langue dévalorisée. Face à cette hiérarchie, certains personnages immigrants de Micone vont opter pour la langue anglaise, visant ainsi à s'intégrer au groupe anglophone. Dans le milieu du travail, ils sont attirés par la puissance de l'anglais. Conscient de l'ampleur de la structure économique et politique de la culture anglophone, ils ne demandent pas mieux que d'adopter l'anglais. Et, voyant dans l'anglais la possibilité de promotion sociale et économique, ils envoient leurs enfants à l'école anglaise, espérant donner à leurs enfants les moyens nécessaires pour s'enrichir. C'est le cas de Nino dans *Le Figuier enchanté*. Arrivé à Montréal dans les années soixante, Nino fréquente une école francophone. Deux ans plus tard, son père l'oblige à fréquenter une école anglophone. Dans ce "gorgeous high school," il est entouré d'immigrés italiens qui espèrent apprendre la langue de l'avenir, la langue des *boss*: "nous sortions de ce ghetto avec l'illusion de pouvoir un jour remplacer les *boss* de nos parents" (FE,71). Dans *Gens du silence*, on découvre ce même pouvoir d'attraction des écoles anglaises montréalaises parmi les immigrants. Militant promoteur de la langue anglaise, Antonio oblige son fils, Mario, à fréquenter l'école anglaise, car il croit qu'il est essentiel de

parler anglais pour trouver un emploi qui comporte la possibilité de promotion sociale. Parce qu'il a beaucoup d'ambition pour son fils, il l'oblige à apprendre la langue des *gagnants*: "Il faut que nos enfants apprennent à jouer. Il faut qu'ils apprennent à gagner. C'est pour ça qu'il faut les envoyer à l'école anglaise" (GS,23). Dans *Addolorata*, Addolorate décide également que l'anglais est la langue qu'il faut apprendre à l'école. Elle raisonne qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre le français à l'école puisqu'on peut l'apprendre dans la rue:

À Saint-Leonard, i déjà eu des écoles bilingues anglaises pour les Italiens, mais ç'a pas marché. I se sont aperçus que c'est pas nécessaire d'enseigner les deux langues à l'école parce que les Italiens apprennent déjà le français dans la rue. Et la rue pour apprendre le français, c'est pas pire que l'école. (A,67)

C'est donc faute de mieux que l'enfant immigrant est inscrit à l'école française. Être obligé à s'inscrire dans une école française est perçu comme un véritable échec. Pourtant, le cas des filles est tout de même différent. Mises à l'écart pour des raisons culturelles, les filles sont envoyées à l'école française. Dans *Gens du silence*, l'attitude sexiste d'Antonio conduit ce dernier à "sacrifier sa fille Nancy sur l'autel des langues" (LaCroix, 202). En effet, Nancy est exclue de l'école anglaise tout simplement parce qu'elle est une *femme*. Nancy décrit ainsi l'attitude sexiste de son père: "L'avenir, c'est pas important pour les femmes. 'T'iras à l'école française,' disait mon père. C'était aussi l'école la plus proche" (GS,39). Il devient clair que parce que les filles ne sont pas valorisées (aux yeux de leurs parents), elles sont envoyées à une école qui est aussi dévalorisée - c'est-à-dire l'école française.

Quoiqu'il en soit, la majorité des immigrants s'inscrivent à l'école anglaise. Dans *Le Figuier enchanté*, on nous raconte l'assimilation massive des immigrants à l'école anglaise. Lorsque Luca arrive à Montréal, il n'arrive pas à s'inscrire dans l'école anglaise de son quartier, car il y a trop de monde:

Mon école est aussi loin que Bonefro. Elle est française. Tout près de chez moi, il y a une anglaise, mais je n'ai pas réussi à m'y inscrire. Le jour de l'inscription, je me suis rendu avec ma mère dans les cours de l'école à cinq heures du matin. Il y avait déjà beaucoup de monde. Lorsque le directeur a ouvert les portes vers huit heures, tous se sont

précipités vers les salles de classe en se bousculant. Quand je suis arrivé dans ma classe, toutes les places étaient prises. C'est pour ça que j'ai fréquenté l'école française. (FE,52)

À travers ses oeuvres, Micone révèle que les orientations linguistiques des immigrants italiens ont relancé beaucoup de débats dans la communauté francophone. Les choix et les comportements linguistiques des immigrants ont généré des attitudes hostiles de la part des Québécois francophones. En choisissant la langue perçue comme la langue de la réussite, l'immigrant va ainsi s'attirer les accusations et la colère des francophones. Dans *Le Figuier enchanté*, Micone met en scène un dialogue entre une Québécoise *de souche* et une immigrante italienne. Ce dialogue est révélateur des relations complexes qui se sont établies entre la communauté immigrante et la communauté francophone. D'abord, on découvre l'attitude désapprobatrice d'une femme québécoise à l'égard du choix de l'anglais par les immigrants. On découvre son mépris envers les immigrants qui envoient leurs enfants dans les cégeps anglais et ensuite à McGill et à Concordia. Elle réagit avec indignation contre ceux qui optent pour l'anglais, en soulignant que c'est contre *l'esprit de la loi 101*. (Elle se réfère à la Loi 101 de la *Charte de la langue française*, celle qui obligeait les immigrants à inscrire leurs enfants dans les écoles françaises. Cette loi était appliquée dès 1977 afin de réaffirmer l'importance du français dans la société québécoise):

Je suppose que vos enfants aussi parlent anglais aussitôt sortis de la salle de classe [...] C'est par mépris, madame. Par mépris pour notre culture et pour notre langue [...] Vous ne faites aucun effort pour comprendre notre situation. Vous savez, on a déjà vu des cultures et des langues disparaître. (FE,108)

D'après cette jeune femme québécoise, les immigrants ont le devoir d'enrichir la communauté francophone et de protéger l'identité nationale contre la menace anglophone. En effet, elle accuse les immigrants de perpétuer la domination anglophone.

Manuela, une immigrante, s'insurge contre les propos de cette Québécoise. D'abord, elle réagit contre la discrimination que subit son groupe ethnique aux mains de la communauté française. Faisant semblant de s'excuser, elle révèle les accusations xénophobiques dirigées contre sa communauté culturelle:

Pardonnez-nous de vous avoir évincés de vos quartiers, d'avoir obligé vos enfants à fréquenter les écoles privées, d'avoir volé des emplois dont vous ne vouliez pas, de ne pas nous installer dans les régions que vous désertez vous-mêmes. (FE,114)

Elle combat la xénophobie, en reprenant, ironiquement, ces arguments, et en les tournant en ridicule:

Nous n'avons pas su, nous les immigrés, reconnaître ces signes avant-coureurs pourtant si évidents. Nous sommes impardonnables. Nous aurions dû prévoir la Charte de la langue française et envoyer nos enfants à l'école française dès le début des années cinquante, même s'il y en avait parmi vous qui envoyaient les leurs à l'école anglaise. Heureusement, il n'est pas trop tard. Vous pouvez...nous pouvons encore corriger la situation. Ne faisons plus venir d'immigrés politiques ou économiques. Ce qu'il nous faut maintenant, ce sont des immigrés linguistiques que nous ne paierions que pour parler français partout et en tout temps. (FE,115)

Elle affirme que les immigrants n'ont pas les moyens nécessaires pour s'intégrer à la communauté française: "Nous ne demandons pas mieux que de nous intégrer, à condition qu'on nous en donne les moyens" (FE,107). De plus, elle affirme que les immigrants se sentent particulièrement visés par les revendications linguistiques des Québécois. Sous la pression francophone, ils ont l'impression que c'est leur devoir de s'identifier aux buts et à la cause de la majorité francophone dans la province.

Néanmoins, cette immigrante éclairée n'est pas contre la Loi 101. S'il est vrai que chez les immigrants d'une certaine génération on entend encore un discours identitaire qui alterne entre "une italianité aussi patriotarde qu'évanescence" et "une nébuleuse canadianté pétrie de multiculturalisme" (FE,94), chez Manuela, il y a au contraire une ouverture et une acceptation des revendications linguistiques québécoises. Elle déclare son attachement à la langue française, qui est aussi celle de ses enfants, éduqués dans les écoles françaises: "Non, le français ne va pas disparaître parce que nous non plus, les immigrés, ne voulons pas qu'il disparaisse, parce que le français, c'est aussi la langue de nos enfants" (FE,108). Manuela révèle que les immigrants sympathisent avec le mouvement de défense de la langue française. Ils voient la nécessité de préserver la langue et la culture propres à la collectivité québécoise. Mais, Manuela affirme que les questions linguistiques ne sont pas les seuls

problèmes au Québec. Ce que Manuela reproche aux Québécois c'est de faire comme si le problème de la survie de la langue française était le seul problème. Elle révèle que tout l'avenir québécois ne se joue pas sur les questions linguistiques. En effet, elle se moque de l'importance accordée aux questions linguistiques:

Ne faisons plus venir d'immigrés politiques ou économiques. Ce qu'il nous faut maintenant, ce sont des immigrés linguistiques que nous ne paierions que pour parler français partout et en tout temps. (*Elle scande.*) Car le seul problème, au Québec, c'est celui de la langue! Vous verrez, lorsque tout le monde parlera français au Québec, ce sera le nirvana. Mais, nous sommes déjà tellement bien, nous les immigrés! (FE,115)

Elle révèle, avec une touche d'ironie, que les immigrants ne sont pas *tellement bien*. Me ceux qui tentent de s'intégrer à la communauté francophone ont des difficultés. Ceux qui s'allient aux francophones vivent aussi l'insécurité économique et culturelle. Malgré le fait qu'elle parle elle-même quatre langues, elle travaille dans une usine: "Je peux parler le français avec un accent espagnol, l'italiano con un accento francese, English with an Italian accent et l'espagnol avec tous les accents. Mais en attendant, je travaille à l'usine" (FE,100).

Ces conflits entre les Québécois francophones et les immigrants provoquent des sentiments d'insécurité chez les immigrants cherchant à s'établir dans le contexte montréalais. Ces sentiments sont aggravés par le fait que, arrivés à Montréal, les immigrants de Micone se trouvent dans un état d'insécurité économique, politique et sociale. Déroutés par de nouvelles habitudes, de nouvelles langues et de nouvelles mœurs, ils se sentent vulnérables. Ces sentiments de vulnérabilité sont particulièrement profonds chez ceux qui, avant de quitter leur pays, connaissent mal les conditions linguistiques à Montréal. Dans *Le Figuier enchanté*, un exemple illustre de façon frappante l'ignorance des futurs immigrants à l'égard de la situation linguistique dans leur nouveau pays. Dans une école dans un petit village d'Italie, un professeur tente de montrer à ses élèves où se situe Montréal sur la carte du Canada. D'abord, on voit qu'il a de la difficulté à trouver la ville. Ensuite, on découvre qu'il fait croire à ses élèves que Montréal est une ville où la *minorité* française est en train de disparaître:

Après un exercice de maïeutique raté destiné à cacher son ignorance, le professeur se résigna enfin à chercher lui-même Montréal. Debout, devant l'hémisphère occidental, il commença à explorer le littoral de la Colombie-Britannique. Pendant que son index serpentait vers le nord, il nous demanda ce qu'étaient des séquoias et des totems. Se butant à un silence sépulcral, il se retourna brusquement pour nous traiter d'ignares et continua de scruter l'Alaska et le Yukon. Visiblement frustré, il promena son doigt obliquement à travers les Prairies, contourna les Grands Lacs pour ensuite rapidement remonter jusqu'au cercle polaire devant lequel il resta de glace quelques instants. Croyant qu'il avait enfin trouvé Montréal, nous nous rapprochâmes du professeur pétrifié et, au moment où il cassa le crayon qu'il tenait dans la main gauche, nous nous rassîmes. Lorsqu'il reprit contenance, il nous assura que l'endroit où irait Luca s'appelait bel et bien Montréal, une ville sans importance dont la minorité francophone était en voie d'assimilation. (FE,47)

Ce passage montre bien l'ignorance des futurs immigrants face au pays canadien. Non seulement ils ne savent pas où se situe le Québec, ils sont aussi inconscients de la prépondérance francophone dans cette province. Sortant de la classe, les enfants se répètent les sons de mots anglais qui résument pour eux la réalité linguistique de ce pays imaginaire: "En sortant de la classe, Luca répétait, la bouche pleine de gomme à mâcher, *aloviou et aouariou*" (FE,47).

Dans les oeuvres de Micone, une mauvaise surprise est réservée aux immigrants qui sont ignorants du fait que le Québec est une province bilingue où la majorité parle français. Dans *Le Figuier enchanté*, Carlo, un ouvrier italien, s'est établi à Montréal sans être conscient que l'on y parle et l'anglais et le français. Arrivé dans son nouveau pays, il doit faire face à deux langues étrangères. Il ne sait pas laquelle il faut apprendre: "Ici, il y a un fleuve aussi large que l'Adriatique et on parle deux langues. Bientôt, je vais m'inscrire à des cours du soir, mais je ne sais pas encore si je dois apprendre la langue des patrons ou celle des ouvriers" (FE,39).

Une mauvaise surprise est également réservée à ceux qui sont inconscients de la nécessité de parler français au Québec. Arrivés à Montréal, ils ne tardent pas à comprendre les conséquences de leurs déficiences linguistiques. Dans *Le Figuier enchanté*, Micone révèle que beaucoup d'immigrants sont arrivés à Montréal sans être conscients de l'importance de la langue française dans le contexte montréalais. Quand

la Loi 101 était appliquée afin de réaffirmer l'importance de la langue française, beaucoup d'immigrants se sentaient "trahis et pris au piège":

Le français était souvent leur troisième langue et ils ignoraient presque tout de la culture québécoise francophone. La majorité d'entre eux craignaient en outre d'être blâmés pour un choix fait en toute légalité et par d'autres de surcroît. (FE,96)

Dans son livre *Conflit entre les néo-canadiens et les francophones de Montréal*, Paul Cappon, un sociologue, souligne que beaucoup d'immigrants sont arrivés à Montréal sans être conscients de l'importance du français:

Cette ignorance de la situation linguistique semble s'appliquer presque uniformément à tous les immigrants de toutes les catégories et de tous les niveaux socio-professionnels, à l'exception de quelques rares représentants parmi les immigrés "professionnels ou hommes d'affaires," car les bureaux du ministère fédéral n'insistent, dans aucun pays, sur l'importance du français lorsqu'ils envoient un immigrant à Montréal. (Cappon,69)

Il résume ainsi l'expérience de Luca et de tant d'autres.

En effet, victimes de leur ignorance, les immigrants de Micone se sentent doublement infériorisés. Dans *Le Figuier enchanté*, Nino se sent doublement marginalisé "comme Italien au Québec et comme élève dans une école en marge de la communauté francophone" (FE,71). Il se sent marginalisé une première fois par sa condition même d'immigrant et une deuxième fois par ses rapports à la culture dominante. De nombreux facteurs contribuent à ce sentiment d'isolement, d'infériorité, et de marginalisation. Dans l'école anglaise, il découvre la marginalité d'un milieu exclusivement formé d'immigrants. Dans cette communauté *ethnique*, il découvre que les contacts avec les francophones sont rares. En marge de la communauté francophone, il se perçoit comme membre d'un groupe *d'allophones*. Il découvre que son îlot multi-ethnique *d'allophones* éveille la méfiance et même l'animosité chez les Franco-Québécois. De plus, l'accueil qui lui est réservé dans l'école anglaise est loin d'être chaleureux. Les professeurs ne sont pas sensibles aux différences et aux spécificités culturelles. Les programmes d'études contribuent à renforcer ses sentiments de différence et d'isolement. Ils ne favorisent ni son

adaptation ni son intégration dans le nouveau milieu. En plus, les programmes scolaires ne lui offrent pas la connaissance approfondie de la culture, de la langue et de l'identité françaises dont il aurait besoin. Dans *Le Figuier enchanté*, le narrateur parle de ce manque d'ouverture envers la culture française:

Dans aucun des cours, les Christian Brothers ne nous avaient parlé du Québec et encore moins présenté ses écrivains. Si ce n'avait été de quelques extraits de *La Petite Poule d'eau* noyés sous un raz-de-marée d'exercices sur l'accord du participe passé, nous n'aurions pas su qu'au Canada au moins un livre avait été écrit en français. (FE,80)

En effet, les programmes d'études démontrent une volonté d'assimiler les immigrants à la culture anglo-américaine: "Pendant tout le cycle secondaire, les Christian Brothers nous apprennent à singer les Anglo-Saxons du West-Island que nous rencontrions une fois ou deux par an dans des compétitions sportives." (FE,71) Nourri de stéréotypes et de préjugés, Noni découvre que l'école anglaise ne crée pas chez lui des sentiments d'appartenance ni d'identification. En effet, l'école anglaise rend encore plus problématique son intégration à la communauté française. En marge de la communauté francophone, il se sent diminué et rabaisé. Plus tard, devenu professeur, Nino aura affaire à des étudiants d'origine italienne, grecque, portugaise, chez qui la même ignorance se perpétue:

Quelques années plus tard, lorsque *Le Déclin de l'empire américain* sera en lice pour l'oscar du meilleur film étranger, mes étudiants qui auront tous regardé la cérémonie de remise des trophées à la télé, ne pourront me citer ni le titre ni le nom du cinéaste. Ces mêmes élèves, pour la plupart d'origine italienne, grecque et portugaise, croient qu'au Québec la proportion des francophones oscille entre quarante et soixante pour cent. Ils ont aussi nourri des préjugés dont le moindre est de croire que les Québécois francophones ne parlent pas le *real French*, tandis que quatre-vingt-quinze pour cent des étudiants du collège s'opposent à l'indépendance, l'école ayant fait d'eux des cocardiers ignares d'un Canada fictif. (FE,96)

On voit bien que cette génération, elle aussi, nourrit des préjugés. Il y a non seulement ignorance *avant* mais aussi *après* l'expérience migratoire.

À travers les oeuvres de Micone, on découvre que pour les immigrants italiens, l'intégration à l'une ou l'autre des deux communautés

linguistiques est problématique. Micone révèle les difficultés qu'éprouvent ceux qui, pour des raisons multiples, se sont tournés vers la majorité française, et il révèle également les difficultés chez ceux qui, pour des raisons diverses, se sont tournés vers la minorité anglaise. En montrant ces problèmes d'intégration linguistique chez les immigrants, Micone dévoile la nécessité de promouvoir la tolérance, la compréhension et l'harmonie entre les différents groupes ethoculturels. En effet, il rêve d'un milieu où l'on verrait cohabiter harmonieusement différentes communautés culturelles et linguistiques - un milieu qui permettrait l'épanouissement des quartiers mixtes et hybrides. Pour Micone, ce milieu, formé d'une multiplicité dynamique, représente l'idéal du métissage.

Mais s'il est vrai qu'il rêve de métissage, Micone révèle dans ses oeuvres les aspects moins positifs de la diversité multiculturelle. Il dévoile les dangers inhérents au mixage culturel et linguistique, tel qu'il se manifeste à Montréal. Il s'agit des dangers qui menacent l'harmonie et la compréhension entre les groupes culturels. Dans ce milieu, véritable Babel, sont menacés également les rapports de l'individu à la langue. Micone examine les problèmes d'ordre linguistique qui peuvent se développer là où il existe un mélange de langues et de cultures.

Dans ses oeuvres, Micone nous ouvre les portes de Montréal Babel - un milieu où se parle une multiplicité de langues: "Émigrer d'un village de l'Italie du sud à Montréal, c'était passer d'un monde univoque à la multiplicité des voix obligatoirement conflictuelles" (FE,88). Dans ce milieu, les personnages immigrants eux-mêmes finissent souvent par parler trois langues différentes - le dialecte italien d'origine rurale (ex: le molisan, le sicilien, le napolitain, etc.), l'anglais, et le français. De plus, les immigrants de Micone maîtrisent souvent mal non seulement leur langue maternelle mais également les nouvelles langues dans leur communauté d'accueil (l'anglais et le français). Et, qui plus est, ils parlent souvent les trois langues en même temps. Le résultat est un parler hybride, éclaté et appauvri, parsemé d'expressions anglaises, italiennes et québécoises. Dans cette confusion babélique, les immigrants arrivent à peine à s'exprimer.

Chez Micone, l'emploi de trois langues par un même personnage est pour le moins problématique. C'est le cas de Mario dans *Gens du silence*. D'abord, dès qu'il quitte l'enceinte de son quartier, il est obligé de parler une autre langue que celle du foyer - soit le français ou, plus

fréquemment, l'anglais. Éduqué dans une école anglaise, il est condamné à faire usage de sa langue maternelle, le calabrais (un dialecte italien d'origine rurale), dans un contexte étroit - celui de la vie familiale. De plus, il parle une langue différente selon le sexe et le statut de son interlocuteur. Dans *Gens du silence*, Mario et son ami Gino racontent à l'unisson leur expérience dans un milieu plurilingue: "Je parle le calabrais avec mes parents, le français avec ma soeur et ma blonde, l'anglais avec mes chums" (GS,40).

Pur la plupart des personnages - ceux de la jeune génération surtout - le Babel représente l'illusion d'une libération et surtout d'une richesse culturelle. L'apprentissage de différentes langues signifie ouverture envers le monde, progrès par rapport aux parents. Les langues permettent à d'autres personnages la fuite, l'évasion, et le rêve. C'est le cas d'Addolorata - personnage de la pièce du même nom. Grâce à ses études, elle s'exprime en quatre langues - l'anglais, l'italien, l'espagnol, et le français. Pour Addolorata, les langues permettent d'échapper à la misère de la vie quotidienne. Porteuses de rêves, prometteuses d'expériences, et de découvertes, les langues lui permettent de découvrir le monde, et d'aller *ailleurs*. Chez Addolorata, les langues permettent aussi de découvrir le plaisir et la séduction des mots. Elle rêve d'une langue ouverte et accueillante, sans hiérarchie. Elle découvre la saveur et la tonalité de la langue espagnole et éprouve du plaisir à chanter *Guantanamera*. Ce n'est sans doute pas une coïncidence que la langue qui fait rêver Addolorata se trouve, en quelque sorte, en dehors des conflits bi-polaires qui divisent la société québécoise.

Le Babel est ainsi source de multiplicité heureuse, mais qui peut s'avérer illusion. On entrevoit avec Addolorata la possibilité d'une relation utopique avec une langue, les langues. Les langues permettent de découvrir une vie de merveilles, de bonheur, mais également d'illusions: "Avec mes quatre langues, je peux regarder les soap operas en anglais, lire le T.V. Hebdo en français, les photoromans en italien et chanter Guantanamera" (A,68). L'imagination nourrie de photoromans, Addolorata est émerveillée devant les vie autres que la sienne. Elle rêve d'être espagnole. En effet, elle aimerait se débarrasser de son nom italien, Addolorata, qui signifie *Notre-Dame des Douleurs*, pour celui, plus exotique de *Lolita Gomez*.

Je me vois déjà mariée, avec quatre langues. Qu'est-ce que ça doit être! Mais celle que je préfère, c'est l'espagnol. J'sais pas ce que je donnerais pour être une vraie Espagnole. À La Baie, quand j'ai des clients espagnols, je me présente comme Lolita Gomez. C'est tellement plus beau qu'Addolorata Zanni. (A,68)

À travers le personnage d'Addolorata, Micone met en lumière la confusion identitaire produite par la multiplicité. Chez Addolorata, la négation de sa propre langue et de sa propre culture sont la marque d'une non-identité. Elle révèle la désintégration de sa personnalité et de son individualité. La diversité a fini par ébranler ses valeurs linguistiques et culturelles. Micone traite avec ironie le caractère fragmenté de ce personnage migrant. En effet, Micone tente par tous les moyens de grandir son personnage pour le rendre pathétique. En le grandissant jusqu'à l'absurde, il révèle les dangers d'une conception trop simpliste et superficielle de la multiplicité linguistique. Ainsi, Micone exprime ses réserves face à la version la plus courante de la diversité linguistique.

Dans *Addolorata*, l'immeuble où habite une multitude de groupes culturels représente la Tour de Babel de la mythologie. On y découvre des immigrants provenant de différents pays. Les habitants de cette Tour de Babel montréalaise n'ont, en effet, d'autre point commun que d'être immigrant en terre non natale. On y rencontre des cultures, non pas mélangées, mais superposées, toutes aussi étrangères les unes par rapport aux autres. Dans l'immeuble, on parle une langue différente à chaque étage. En effet, on voit la dominance d'une langue sur d'autres langues, au plan collectif. Le statut de chaque langue est reconnu selon l'étage où elle se trouve. Ainsi, la langue anglaise - celle du *first floor* - occupe une place privilégiée dans les rapports de force. Elle exerce le plus de pouvoir. Les autres langues - celles des immigrants et éventuellement des autochtones - sont cantonnées dans un rôle de subordination. Elles se trouvent en situation de dépendance vis-à-vis de l'anglais. Bref, chaque langue n'a pas un droit égal à la communication. Dans *Addolorata*, l'anglais, la langue du *first floor* représente la langue dominante qui garantit à tous ceux qui la parlent une position sociale supérieure:

Ici, le premier étage est le plus haut, tandis que le 14e, là où habitent encore les premiers résidents, c'est le sous-sol. Fait nouveau, depuis quelque temps, on nous oblige à utiliser la langue du 12e étage que

nous parlions, de toute manière, plus souvent que celle du *first floor*.  
(A,9)

L'anglais est hiérarchiquement supérieur à l'italien, qui se trouve au treizième étage, où les immigrants italiens habitent "parmi les déracinés et les marginalisés; parmi ceux qui se heurtent à des portes fermées" (A,11). Seuls les autochtones sont plus bas. Dans cet espace étouffant, fragmenté, et stratifié, on découvre non pas une multiplicité harmonieuse de cultures et de langues, mais des couches successives, un ghetto urbain pluri-ethnique et hautement hiérarchisé.

Cette multiplicité de langues et de cultures est donc perçue de façon négative par Micone. Malgré l'idéal de rapprochement et de métissage qui l'habite, l'oeuvre de Micone révèle que la traversée des langues et des cultures n'est pas simplement hybridité heureuse. Porteur de frustration et de confusion, le Babel ne signifie pas simplement richesse culturelle - pas dans l'immédiat en tout cas. Le manque d'une langue solidifiée signifie pour les personnages de Micone la perte, l'aliénation et la dérive. Parler plusieurs langues peut, paradoxalement, entraîner le silence, puisque aucune de ces langues ne sera adéquate. En effet, les personnages immigrants de Micone parlent une quatrième langue - celle du silence.

## NOTES

1. Voir l'exemple de Eva Hoffman, immigrante polonaise, venue au Canada à la fin des années cinquante. Dans son livre, *Lost in Translation: A Life in a New Language*, elle a réussi à montrer le difficile passage chez tout immigrant qui se trouve *entre* deux langues et deux cultures. Dans *Le Trafic des langues*, Sherry Simon a évoqué la pertinence de cette expression de Hoffman pour les immigrants de Micone.
2. Ces mots du narrateur sont repris presque textuellement en liminaire: "Aussi longtemps que les mots de mon enfance évoqueront un monde que les mots d'ici ne pourront saisir, je resterai un immigré."

## BIBLIOGRAPHIE

## Oeuvres de Marco Micone et sigles

- Addolorata*. Montréal: Guernica, 1984. [Notre abréviation: A]  
*Déjà l'agonie*. Montréal: L'Hexagone, 1988. [Notre abréviation: DA]  
*Gens du silence*. Montréal: Guernica 1991. (Nous avons également consulté *Gens du silence*. Montréal: Québec/Amérique, 1982). [Notre abréviation: GS]  
*Le Figuier enchanté*. Montréal: Boréal, 1992. [Notre abréviation: FE]  
 "Speak What." *Jeu* 50 (mars 1989):84-85.

## Autres ouvrages

- Cappon, Paul. *Conflit entre les néo-canadiens et les francophones de Montréal*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1974.  
 Grinberg, Leon & Rebeca Grinberg. *Psychoanalytic Perspectives on Migration and Exile*. Trans. Nancy Festinger. New Haven & London: Yale University Press, 1989.  
 Hoffman, Eva. *Lost in Translation. A Life in a New Language*. New York: E.P. Dutton, 1989.  
 LaCroix, Jean-Michel. "L'aventure transculturelle de Vice Versa ou les métamorphoses des Italo-qubécois de Montréal." *Multilinguisme et multiculturalisme en Amérique du Nord: Survivances, transferts, métamorphoses*. Annales du C.R.A.A. No. 13. Dir. Jean Beranger, et al. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, 1988. 163-178.  
 Maurais, Jacques. *Langue et société*. Deuxième édition. Avec la collaboration de Lionel Jean. Laval: Mondia Éditeurs, 1992.  
 Simon, Sherry. *Le Trafic des langues*. Montréal: Boréal, 1994.

N.N.